

divers peuples. — Les conditions d'où dépend la productivité du travail ne sont pas réalisées au même degré chez tous les peuples. On a essayé de se rendre compte d'une façon précise des différences qui pouvaient exister entre eux à cet égard. Tel statisticien affirme, par exemple, qu'en représentant par l'unité la moyenne du travail fourni dans un temps donné par l'ouvrier anglais, la productivité du travail de l'ouvrier français, allemand ou belge devrait s'exprimer par 0,75 à 0,90, tandis que les autres peuples de l'Europe atteindraient seulement 0,60 à 0,85. Sans chercher tant de précision, les différences sont assez sensibles pour s'imposer à l'observation. M. de Bismarck déclarait, il y a quelques années, en pleine tribune du Reichstag, que les ouvriers français alors occupés à Berlin fournissaient une plus grande somme de travail que les ouvriers allemands ; la supériorité de l'ouvrier anglais n'est contestée par personne, tandis que certaines nations, comme la Hollande et le Danemark, sont signalées par toutes les enquêtes pour un manque d'énergie qui stérilise les efforts de populations ouvrières pourtant sages et pleines de bonne volonté.

Quelle que soit sa situation à cet égard, un peuple ne peut parvenir à la maintenir si elle est favorable, à la modifier au cas contraire, qu'en s'inspirant des principes économiques que nous venons d'exposer.

Lire dans les *Extraits* :

Jules Simon : Fraternité du travail intellectuel et du travail manuel (p. 444).

De Laveleye : Influence du régime politique sur la productivité du travail (p. 459).



QUATRIÈME LEÇON

§ 2

ORGANISATION DU TRAVAIL. — LA COOPÉRATION

Programme officiel : Organisation du travail.

Organisation du travail. — La coopération. — Tout ce que nous avons dit jusqu'ici du travail et de sa productivité serait aussi vrai pour un Robinson isolé dans son île que pour un homme vivant au sein d'une société nombreuse et policée. Mais la vie sociale engendre des phénomènes qui influent profondément sur la puissance productive de l'homme, et dont il nous faut maintenant tenir compte. Les individus, dans une société, ne travaillent pas isolément. Il se fait entre eux des arrangements propres à faciliter le travail et à augmenter sa puissance. Le travail, en un mot, *s'organise* : il y a *coopération* entre les travailleurs.

Cette coopération se présente sous deux aspects principaux : le *travail combiné* et la *division du travail*.

TRAVAIL COMBINÉ. — Il y a travail combiné chaque fois que plusieurs hommes s'unissent pour un même effort. Tous les jours, par exemple, on voit, dans les ports, de longues files d'individus attelés au même câble, s'efforçant par une traction continue de haler quelque navire. Ailleurs des maçons, par des efforts cadencés, hissent quelque fardeau jusqu'au haut d'un échafaudage. Dans ces cas et dans tous les cas semblables, il y a travail combiné parce que les efforts de plusieurs concourent au même résultat immédiat.

DIVISION DU TRAVAIL. — La division du travail suppose aussi que plusieurs individus s'entendent pour atteindre un but commun, mais le procédé employé est tout différent. Au lieu de s'unir pour

un effort identique, ils se partagent la besogne. Cette division du travail se fait de deux façons.

1° PAR LA SPÉCIALITÉ DES PROFESSIONS. — Au lieu de chercher à produire lui-même tout ce dont il a besoin, tel individu se voue à la production d'un seul objet, le fabrique en quantités dépassant de beaucoup ses besoins et peut, grâce à cet excédent, se procurer les autres choses par l'échange. Ou bien, il se met en mesure d'offrir ses services aux autres, qui le rémunéreront en lui abandonnant une partie des richesses qu'ils produisent. C'est ce que nous voyons autour de nous. Chacun choisit une profession : les uns sont agriculteurs, les autres boulangers, tailleurs, cordonniers, ou bien professeurs, médecins, avocats, etc.

2° PAR LA RÉPARTITION DES TÂCHES. — Il est bien rare qu'un individu fabrique à lui seul un objet quelconque : presque toujours le travail est décomposé en une série de tâches dont chacune est confiée à un ouvrier qui en a la spécialité. Dans une fabrique de draps, par exemple, certains ouvriers seront chargés de trier les laines, d'autres les dégraisseront et laveront, d'autres encore les sécheront ; il y aura des batteurs, des cardeurs, des bobineurs, des ourdisseurs, des tisseurs, etc. ; les contremaîtres auront pour mission de surveiller ces diverses opérations, et les chefs de l'entreprise se réserveront la direction générale, l'achat des matières premières et la vente des produits. Chez le plus humble artisan, on observera quelque arrangement du même genre. Pour peu qu'il ait un apprenti, le moindre cordonnier de village saura bien diviser le travail : il se réservera la tâche la plus fatigante et chargera l'enfant de préparer le travail, de cirer le fil, d'entretenir les outils, de faire les courses, etc. En même temps, la femme recevra les pratiques, tiendra les comptes et s'occupera du ménage.

Effets de la coopération sociale. — Les phénomènes que nous venons de décrire et de classer ne sont nullement spéciaux aux sociétés avancées. Conséquences nécessaires de la sociabilité, on les retrouve partout où existent des habitudes de vie en commun. Les hommes, en organisant leur travail, ne font qu'obéir à une loi de leur nature.

Loi bienfaisante, car la coopération augmente dans des proportions variables, mais qui, avec les progrès de la civilisation, deviennent considérables, la productivité de leur travail.

La combinaison des efforts permettra souvent aux hommes de faire ce qu'un individu isolé entreprendrait en vain. Nous en avons un prodigieux exemple dans les monuments de l'Égypte, blocs immenses que des milliers d'hommes ont pu transporter et mettre en place en les traînant à force de bras. En outre, il n'est pas rare que plusieurs hommes, en se réunissant pour un même effort,

obtiennent un résultat plus grand que s'ils travaillaient isolément. Deux hommes dans un temps donné transporteront plus de matériaux en travaillant ensemble qu'en se partageant la besogne, car ils pourront se servir d'un brancard qu'aucun des deux ne pourrait manier à lui seul.

La spécialisation des professions a plus d'avantages encore, car en même temps qu'elle économise le temps et les dépenses d'apprentissage, elle permet à chacun d'acquérir une grande habileté dans le métier qu'il a choisi. Ce second résultat est d'autant mieux assuré que chacun est libre d'obéir, en son choix, à son goût et à ses aptitudes particulières.

Mais c'est surtout la division des tâches qui a frappé, à bon droit, les économistes. Par sa complexité, par ses effets sur la production et par les perfectionnements dont elle est susceptible, elle mérite en effet l'attention qu'ils lui ont accordée.

Ce n'est pourtant que bien tardivement qu'on en a compris l'importance. Des penseurs comme Diderot et Beccaria avaient bien signalé le fait, mais sans en voir la portée. Le premier, Adam Smith, mit le phénomène en pleine lumière.

Son ouvrage sur la nature et les causes de la richesse des nations débute par une description magistrale de la division des tâches et tout son livre en suit les complications. L'exemple de la fabrication des épingles, par lequel il montre les effets de la division des tâches, est resté classique. « Non seulement, dit-il, la fabrication des épingles forme un métier particulier, mais cet ouvrage est divisé en un grand nombre de branches, dont la plupart constituent autant de métiers particuliers. Un ouvrier tire le fil à la bobille, un autre le dresse, un troisième coupe la dressée, un quatrième empoigne, un cinquième est employé à émoudre le bout qui doit recevoir la tête... enfin l'important travail de faire une épingle est divisé en dix-huit opérations distinctes ou environ, lesquelles, dans certaines fabriques, sont remplies par autant de mains différentes, quoique dans d'autres le même ouvrier en remplisse deux ou trois. J'ai vu une petite manufacture de ce genre qui n'employait que dix ouvriers. Quand ils se mettaient en train, ils venaient à bout de faire entre eux environ douze livres d'épingles par jour, or chaque livre contient au delà de quatre mille épingles de dimension moyenne. Ainsi, ces dix ouvriers pouvaient faire entre eux plus de 48,000 épingles dans une journée ; donc chaque ouvrier, faisant la dixième partie de ce produit, peut être considéré comme faisant dans sa journée 4,800 épingles. S'ils avaient tous travaillé à part, indépendamment les uns des autres, chacun d'eux assurément n'eût pas fait vingt épingles, peut être pas une seule dans sa journée. » Admet-on que chacun eût fait 20 épingles, la division des tâches multipliait la productivité du travail par 240. Pourtant, dans l'atelier décrit par

Adam Smith, la division du travail n'était pas poussée aussi loin qu'elle aurait pu l'être, puisqu'il n'y avait que dix ouvriers pour dix-huit tâches différentes. Bien d'autres exemples ont été ou pourraient être proposés.

Avantages de la division des tâches. — Cette augmentation de la productivité du travail par la division des tâches s'explique par les raisons suivantes :

On retrouve d'abord les avantages que nous avons relevés à propos de la spécialité des professions, c'est-à-dire l'économie du temps et des frais d'apprentissage, le développement de l'habileté professionnelle et la possibilité pour chacun de suivre ses goûts et d'utiliser ses aptitudes. Les deux premières causes agissent même ici avec d'autant plus de force qu'on peut se contenter d'apprendre et de pratiquer une partie d'un métier et non un métier complet. L'ouvrier peut donc acquérir rapidement une connaissance approfondie des procédés de travail, des *tours de mains*. S'il est intelligent, il aperçoit les perfectionnements possibles; aussi avons-nous constaté déjà que beaucoup d'inventions mécaniques sont dues à de simples ouvriers.

En outre, la division des tâches permet d'employer des individus qui, sans elle, trouveraient difficilement à s'occuper d'une façon suivie. Les femmes et les enfants, par exemple, chargés de travaux qui leur conviennent, rendent aujourd'hui de grands services dans les manufactures.

On évite aussi des pertes de temps, l'ouvrier n'ayant pas à passer d'une occupation à une autre, et les outils sont constamment utilisés, au lieu qu'avec le travail complexe, les uns chôment nécessairement pendant qu'on se sert des autres.

Enfin, la division des tâches permet d'utiliser des machines. La machine en effet ne peut exécuter que des tâches très simples, qu'elle répète indéfiniment; c'est donc seulement à la condition de décomposer le travail qu'on peut découvrir les occasions d'en faire emploi. Nous verrons prochainement, comment à leur tour les machines favorisent les progrès de la division des tâches.

Limites au développement de la division du travail. —

Les progrès de la division du travail dépendent essentiellement de deux conditions : la densité de la population et la possibilité de produire le même objet par grandes quantités.

1° Le plus ou moins de densité de la population influe d'abord sur la division des professions, parce que la variété des besoins à satisfaire en dépend. Il est clair que les besoins sont d'autant plus variés dans une société que les individus y sont plus nombreux, et, comme il serait absurde de se livrer à la fabrication d'un produit qui n'aurait pas de consommateurs, le nombre des professions se

trouve limité par celui des besoins ressentis. — La division des tâches est également limitée par la densité de la population, parce que la quantité d'objets de chaque espèce à produire varie avec le nombre des hommes. Dans l'atelier, en effet, il faut diviser les tâches de manière à occuper chaque ouvrier pendant tout le temps du travail; si donc la consommation ne réclame, par exemple, que 48,000 épingles par jour et qu'un seul ouvrier puisse les aiguïser en une demi-journée, il faudra bien charger cet ouvrier d'une autre tâche, sous peine de le laisser perdre son temps.

2° La même considération explique que la division des tâches puisse être perfectionnée quand on peut fabriquer un même objet par grandes quantités. La concentration des entreprises produit, à cet égard, le même résultat que l'augmentation des besoins. Si, en effet, quatre manufactures se partagent la fabrication de 192,000 épingles par jour, les besoins à satisfaire ne sont pour chacune que de 48,000, tandis que si une seule peut se charger de toute la besogne, elle aura à répondre à une demande quadruple. Elle sera plus à l'aise pour ses arrangements intérieurs; la limite à la division des tâches se trouvera reculée.

On se tromperait donc si, en présence de l'augmentation de productivité qui résulte de la division du travail, on croyait l'homme en possession d'un moyen lui permettant d'augmenter indéfiniment sa puissance industrielle. A tout instant, il y a des limites qu'il ne peut franchir; mais ces limites peuvent être reculées. Nous montrerons prochainement combien elles l'ont été depuis un siècle, grâce au perfectionnement des moyens de transport, à la rapidité d'accumulation des capitaux et à l'invention des machines.

Nombreuses applications de la division du travail. —

La division du travail n'a pas lieu seulement entre les individus : nous la verrons dans un instant s'opérer entre nations.

Elle n'est pas non plus bornée aux efforts qui tendent directement à produire des richesses. Le savant, par exemple, découvre les lois de la nature, les propriétés des corps, mais c'est le plus souvent un autre que lui qui, du principe mis en lumière, tire l'application pratique. Et entre les savants eux-mêmes, ne se fait-il pas sans cesse une division du travail que dénonce la distinction des diverses sciences? C'est donc un phénomène d'ordre général que l'on retrouve dans toutes les manifestations de l'activité humaine.

Lire dans les *Extraits* :

Adam Smith : Heureux effets de la division du travail pour l'industrie et pour la société (p. 101).

§ 3.

RÉSULTATS GÉNÉRAUX DE L'ORGANISATION DU TRAVAIL.
L'INDUSTRIE

Programme officiel : L'industrie. — Classification des industries.
Le commerce.

L'Industrie. — Pris dans son sens le plus large, le mot *industrie* s'applique à l'ensemble des travaux directement productifs ; aussi avons-nous dit que ces travaux portent le nom de Travaux Industriels¹.

Dans un sens restreint, le mot *industrie* désigne une catégorie seulement de ces mêmes travaux.

Ainsi, de même qu'on distingue la *science*, synthèse générale de nos connaissances, et les *diverses sciences*, branches de ces connaissances, on distingue l'*industrie* et les *diverses industries*.

L'expression dont nous nous occupons reçoit même une troisième acception. On l'emploie souvent pour désigner conjointement toutes les branches de la production autres que l'agriculture. C'est ainsi que l'on oppose parfois le développement de l'*industrie* au progrès de l'*agriculture*, et que l'on dit d'un peuple qu'il est plutôt *agricole* qu'*industriel*.

Il pourra paraître regrettable qu'un même mot ait ainsi des significations diverses : en réalité, l'inconvénient n'est pas grand, le sens général de la phrase qui contient ce mot suffisant presque toujours à empêcher toute confusion.

CLASSIFICATION DES INDUSTRIES. — Si l'on s'attache à la nature des services qu'ils nous rendent, on peut ranger les divers travaux industriels dans les cinq groupes suivants :

1° INDUSTRIES EXTRACTIVES. — Ce sont celles qui, par des procédés divers, extraient du sein de la nature, mais sans modifier leur structure intime, des substances utiles à l'homme : telles sont la pêche, la chasse, la cueillette des fruits spontanés, l'exploitation des bois, des mines et des carrières.

1. Voy. p. 33.

2° INDUSTRIE AGRICOLE. — Elle s'adresse aussi à la terre pour produire des substances utiles, mais c'est au moyen de métamorphoses que l'homme dirige, grâce à la connaissance acquise par lui des lois de la vie végétale et animale.

3° INDUSTRIES MANUFACTURIÈRES. — Leur rôle est de transformer les matières premières que nous procurent les industries extractives et agricole. C'est dans ce groupe que l'on rencontre les variétés les plus nombreuses : Entreprises de constructions, Établissements métallurgiques, Fabriques de tissus, de produits alimentaires, de monnaies, de bijoux, etc.

4° INDUSTRIE COMMERCIALE. — Le commerce assure le fonctionnement des échanges, également indispensable à la production et à la consommation des richesses. Recevant les marchandises des mains du producteur, le commerçant se charge de les conserver et de les mettre à la disposition du consommateur.

5° INDUSTRIE DES TRANSPORTS. — Ce groupe comprend toutes les industries qui, par les procédés les plus variés, en se servant de la mer, des fleuves, des canaux, des routes, des voies ferrées, rendent aux hommes le service de faciliter leurs déplacements, et augmentent l'utilité des choses en les rapprochant de ceux qui les demandent.

Nécessité d'un développement proportionnel simultané des diverses industries. — Il est aisé de voir que toutes ces industries ne sont pas indépendantes les unes des autres.

D'une part, elles coopèrent à la même œuvre : les industries extractives et agricole fournissent les matériaux que les industries manufacturières mettent en œuvre, et les industries du commerce et des transports jouent le rôle d'intermédiaires grâce auquel les échanges et les déplacements nécessaires s'accomplissent. Dans leur ensemble, elles forment donc une sorte de filière par laquelle toute marchandise doit passer avant de servir à la satisfaction de nos besoins.

D'autre part, c'est seulement grâce aux services qu'elles se rendent mutuellement que chacune d'elles peut recruter un personnel disposé à lui consacrer uniquement toute son activité. L'ouvrier des manufactures a besoin que l'agriculture lui fournisse des aliments, et l'ouvrier agricole s'en remet aux fabriques de drap du soin de lui procurer des vêtements ; le voiturier compte sur les industries extractives pour produire le charbon avec lequel il se chauffera ou fera fonctionner sa locomotive, et la compagnie minière sait que les chemins de fer sont là pour transporter ses produits dans les centres de consommation, etc.

C'est assez dire que la régularité du mouvement économique exige que les diverses industries se développent constamment d'une façon proportionnelle. Si un grand nombre de travailleurs se portait

tout à coup vers l'une d'elles de façon à augmenter son rendement sans qu'un progrès correspondant se fit sentir dans les autres, l'équilibre indispensable se trouverait rompu; le travail cesserait d'être convenablement organisé. Une partie des produits obtenus serait alors inutilisable, la société éprouverait une perte sèche et sa puissance productrice serait diminuée.

Le commerce et les transports. — La constatation de ces vérités évidentes met en singulière lumière l'importance du rôle de l'industrie commerciale et de son auxiliaire l'industrie des transports. Si elles n'existaient pas, en effet, ou si elles étaient peu développées, l'obligation de manufacturer les matières premières pour en faire des produits achevés, et la nécessité de maintenir un équilibre constant entre les travaux d'extraction et ceux de transformation, opposeraient les plus graves obstacles aux progrès de l'organisation industrielle.

Il faudrait d'abord que chaque manufacture se plaçât à proximité de l'entreprise extractive ou agricole qui lui fournit les matières premières. Quelques-unes pourraient se trouver dans un grand embaras, les établissements métallurgiques par exemple, qui, ayant également besoin de charbon et de minerais métalliques, seraient obligés de choisir entre le voisinage des houillères et celui des mines de fer, de cuivre, d'étain, etc.

Chaque industrie serait en outre obligée de rester, autant que possible, à la portée des consommateurs. Chaque ville s'efforcerait de développer à proximité de son marché l'ensemble complet de toutes les branches de la production. On y renoncerait sans doute pour les industries que l'absence de certains agents naturels rendraient impraticables, mais ce ne serait qu'à regret, puisqu'il faudrait faire venir de loin, difficilement et à grands frais, les produits qui feraient ainsi défaut.

En un mot, l'organisation industrielle, au lieu d'obéir aux indications de la nature, de suivre les agents naturels dans leur distribution, se verrait dominée par des nécessités de voisinage. Comment dans de pareilles conditions la production serait-elle abondante?

Heureusement, grâce aux industries du commerce et des transports, c'est à un tout autre spectacle que nous assistons.

Dans un même pays, chaque région a ses industries de prédilection dont les conditions naturelles favorisent le développement. En France, par exemple, certains départements cultivent presque exclusivement la vigne, d'autres le blé, tandis que quelques-uns se livrent surtout à l'élevage du bétail. — La Normandie, qui reçoit des cotons et des laines par le Havre et la Seine, est couverte de filatures et de tissages, tandis que certains départements du Nord, qui produisent de la houille et des betteraves, groupent sur leur sol les

industries métallurgiques et sucrières. Il n'importe : où qu'ils soient obtenus, les produits transportés à peu de frais iront retrouver le consommateur.

Ce groupement des industries par région n'a pas seulement l'avantage de permettre un meilleur emploi des dons de la nature; mettant en relations suivies les chefs et les ouvriers d'entreprises analogues, il facilite le perfectionnement des procédés, permet la généralisation rapide des progrès de la technique industrielle et développe l'habileté par le stimulant de l'émulation. Il évite aussi aux commerçants de grandes pertes de temps et des déplacements continus, en leur offrant centralisés les produits des industries similaires.

Il y a plus : cette division du travail que l'on observe entre les diverses régions d'un même pays, le commerce et les transports en permettent l'organisation entre les nations. Chaque peuple a aujourd'hui certaines spécialités qu'il développe largement, sauf à demander aux autres pays, par la voie de l'échange, les produits qu'il aura négligés. Deux exemples suffiront pour montrer jusqu'où de pareils arrangements peuvent s'étendre. L'Angleterre produit à peine la moitié du blé qu'elle consomme; mais les manufactures lui fournissent amplement de quoi acheter ce qui lui manque. L'Amérique produit le coton en telle quantité que son industrie manufacturière, relativement peu développée, n'en transforme qu'une faible portion en produits achevés; mais les peuples de l'Europe lui viennent en aide et c'est ainsi que l'on voit l'Angleterre, la France, l'Allemagne, la Belgique, etc., consacrer chaque année des forces immenses à manufacturer un produit de la terre qu'elles ne pourraient songer à tirer, dans des conditions rémunératrices, de leur propre sol.

Ces faits n'impliquent nullement que les hommes soient dispensés de maintenir un équilibre constant entre les diverses branches de la production. Mais, grâce aux industries du commerce et des transports, il n'est plus nécessaire que cet équilibre se trouve réalisé dans chaque région ou même sur le territoire de chaque nation. Il suffit qu'il le soit dans l'ensemble du monde. — Les relations des peuples en deviennent plus étroites et l'industrie peut s'organiser dans les conditions les plus favorables au développement de sa productivité.

Productivité des diverses industries. — Il est d'autant plus intéressant de constater l'importance du rôle rempli par l'industrie commerciale et par celle des transports, qu'on a voulu leur refuser le caractère d'industries productives. Mettre la marchandise à la disposition du consommateur ou la transporter d'un endroit dans un autre, a-t-on dit, ce n'est pas la transformer. Il y a

là une erreur : ces industries opèrent une transformation de la chose par rapport à l'homme, une transformation subjective si l'on veut. La chose qui est à notre disposition n'est pas pour nous la même que celle qui est loin de nous. Elle jouit à un plus haut degré de la qualité de nous être utile; or, nous avons vu qu'il y a production de richesse chaque fois qu'un objet matériel et approprié est rendu utile ou *plus utile* qu'il ne l'était antérieurement.

Ceux qui refusent le caractère productif aux industries du commerce et des transports devraient d'ailleurs, en bonne logique, le refuser aussi aux industries extractives. Ils ne le font pas parce que ce serait absurde, et pourtant l'ouvrier qui extrait la houille de la mine ne lui fait subir aucune métamorphose, il la déplace seulement, l'arrachant au sol pour l'amener au dehors.

Tout ce que l'on peut dire, c'est, qu'à raison des liens de dépendance qui existent entre elles, les industries n'ont pas toutes une importance égale.

Les industries extractives et l'agriculture en ont une exceptionnelle parce qu'elles sont indispensables à l'existence des autres. Elles fournissent les matières premières qui servent à toute production. Sans elles la vie serait impossible.

Les industries manufacturières, qui transforment ce que leur livrent les précédentes, ne viennent qu'en second ordre. A l'extrême rigueur, bien que ce soit difficile à concevoir, l'homme pourrait vivre sans elles, mais il vivrait seulement, il ne se développerait pas. En réalité les progrès de la civilisation les ont rendues indispensables. Nous leur devons d'abord une préparation des objets de première nécessité dont l'habitude nous a mis dans l'impossibilité de nous passer, puis la satisfaction des besoins de bien-être et tous les raffinements du luxe.

Viennent enfin les industries du commerce et des transports. Si considérables que soient les services qu'elles nous rendent, ils sont moins essentiels que ceux des trois premiers groupes d'industries. Un retard dans leur développement n'empêcherait pas nécessairement la civilisation d'atteindre un niveau très élevé. Privée de leur intermédiaire, la production serait entravée, mais non pas rendue impossible. Elles permettent, en un mot, de perfectionner l'organisation du travail; elles ne sont pas absolument indispensables à cette organisation.

Dangers d'un développement excessif du commerce et des transports. — Il résulte de ce que nous venons de dire qu'il est très important pour une société de ne pas consacrer une portion excessive des forces productives dont elle dispose aux industries du commerce et des transports, car ce ne pourrait être qu'au détriment des trois premiers groupes, et il serait absurde de pré-

tendre perfectionner l'industrie en commençant par l'affaiblir.

Pour le commerce, le danger peut venir du nombre des intermédiaires de toute sorte, commerçants en gros, commissionnaires, courtiers, représentants de commerce, marchands au détail, entre les mains desquels la chose passe avant d'arriver du producteur au consommateur. Comme chacun de ces intermédiaires fait payer ses services, leur trop grand nombre est un mal qui se traduit par une élévation du prix de revient de la marchandise. En France, par exemple, on compte un commerçant sur dix habitants, ce qui est évidemment une proportion trop élevée. — C'est surtout le commerce de détail qui prête à ces excès. A Paris, par exemple, on a constaté, dans ces dernières années, que le prix du pain restait stationnaire ou même augmentait, alors que le prix du blé tendait à baisser. La hausse des salaires payés aux ouvriers boulangers explique ce fait en partie, mais non pas complètement. Il est dû aussi à l'accroissement exagéré du nombre des boulangeries et au luxe excessif des installations.

Il semble que l'industrie des transports soit à l'abri de pareils abus. Pourtant, si l'on construit des lignes de chemins de fer dans des régions dont le trafic est trop restreint pour indemniser des frais d'établissement, d'entretien et d'exploitation, si l'on creuse des canaux inutiles, si l'on multiplie à l'excès les ports de mer, etc., on arrive au même résultat : enlever aux industries extractives, agricoles et manufacturières, des capitaux et des bras qu'elles pourraient utiliser et les employer en perfectionnements dont elles ne profiteront pas.

L'observation que nous présentons n'est pas, d'ailleurs, absolument spéciale au commerce et aux transports. Toute industrie peut prêter à des critiques semblables. Si, par exemple, dans une mine, dans une manufacture ou dans une ferme, on emploie dix ouvriers pour un travail que huit pourraient accomplir, il y a évidemment gaspillage des forces productrices, le travail est mal organisé.

Mais l'inconvénient, en pareil cas, ne tarde pas à se corriger de lui-même. La mine, la fabrique ou l'exploitation qui emploie trop d'ouvriers, produisant trop chèrement, ne peut soutenir la concurrence des autres où les tâches sont mieux réparties; elle succombe ou se réforme. Ainsi, pour les industries extractives, agricoles et manufacturières, le mal ne peut guère se généraliser. Il n'en est pas de même pour le commerce ni pour l'industrie des transports. Pour le commerce, les habitudes prises peuvent s'opposer pendant un long temps aux réformes désirables. Nous en avons actuellement la preuve dans les plaintes inconsidérées que suscite l'organisation des grands magasins. Ils rendent cependant le service de simplifier les rouages commerciaux en réunissant le commerce de gros et le commerce de détail. — Quant aux moyens de transport, des idées éco-

nomiques fausses au sujet des services qu'on peut attendre de leur développement, risquent d'entraîner mal à propos une nation à de grandes dépenses sur lesquelles on ne peut plus revenir une fois qu'elles ont été faites.

Lire dans les *Extraits* :

Condillac : Productivité de l'industrie (p. 87).

Montesquieu : Utilité de l'industrie (p. 43).



CINQUIÈME LEÇON

§ 4

EFFETS DES INVENTIONS SUR L'ORGANISATION ET SUR LA
PRODUCTIVITÉ DU TRAVAIL.
LES MACHINES — LA GRANDE PRODUCTION

Programme officiel : Organisation du travail (*suite*). — L'industrie (*suite*).

Instabilité de l'organisation industrielle. — L'organisation du travail et la distribution des industries dans une société ne sont jamais définitives. Elles varient avec les conditions économiques. — Sans doute, la force des habitudes tend à maintenir les arrangements adoptés, et, tant qu'aucune cause nouvelle n'entre en jeu, ce qui était continué d'être; mais dès qu'un intérêt sérieux sollicite un changement, un mouvement se dessine et, au bout d'un certain temps, un équilibre nouveau s'est établi.

Quinze ou vingt ans ne s'écoulent guère sans apporter de grands changements dans les groupements des industries sur le territoire d'un même pays; et, dans les rapports des peuples entre eux, si les modifications sont moins fréquentes, il s'en fait pourtant de considérables. Quand l'Amérique, par exemple, possédera assez de fabriques pour transformer elle-même en tissu le coton que produit son sol, il faudra bien qu'en Europe on occupe à autre chose une partie des bras et des capitaux qu'absorbent aujourd'hui les filatures. A ce moment, une modification plus ou moins profonde s'opérera dans notre organisation industrielle. — Mais c'est surtout dans l'organisation intime de chaque industrie qu'une grande mo-